

MODES

NOUVEAUTÉS. DESCRIPTION DES TOILETTES

Voici la course aux étrennes qui commence : petits « souvenirs » pour Noël d'abord, cadeaux du premier de l'an ensuite; et quinze jours seulement pour tout faire, ce n'est pas trop! Mais c'est tous les ans même répétition : on attend... on veut voir, puis réfléchir... Et c'est au dernier moment qu'on se décide; aussi quelle bousculade dans les magasins!...

Offrir des étrennes est un devoir qui incombe à tout le monde et devant lequel on ne peut reculer; c'est, d'ailleurs, une marque de savoir-vivre, lorsque ce n'est pas une impulsion généreuse du cœur qui vous pousse à faire plaisir aux autres. Enfin, quel qu'en soit le mobile, le fait est là, évident, impérieux; on n'a pas le loisir de penser à autre chose maintenant. Et comme il est toujours bon d'envisager froidement les situations difficiles, nous avons décidé de le faire avec nos lectrices.

Il y a d'abord les étrennes de famille et celles des « gens de maison » au sujet desquelles nous ne voyons aucun conseil à donner, car ici chacun gouverne ses actes comme il l'entend, selon ses sentiments et sa position. Nous ajouterons que, dans ces deux cas, on peut indifféremment offrir un cadeau en argent ou en nature.

Aux enfants de ses amis, on donne un jouet, un sac de bonbons; aux femmes, on offre également des bonbons, à moins qu'on ne soit très-intime, et alors il n'y a pas de règle déterminée. Mais tous ces bonbons ne sont bien souvent que le prétexte sous le-

quel s'abritent des présents d'une valeur plus sérieuse : coffrets à bijoux, boîtes à gants, bonbonnières, coupes, jattes, etc., en bois précieux avec monture artistique; vases charmants, bronzes de prix, émaux et porcelaines, objets de tout genre enfin.

Un homme régulièrement reçu dans une maison doit à la maîtresse de céans une marque de sa gratitude, et le premier de l'an lui fournit ainsi l'occasion de s'acquitter. L'offrande est proportionnée à la position de celui qui la présente; il serait aussi ridicule à un homme opulent de ne donner qu'un sac de bonbons,

qu'à un jeune homme d'existence modeste d'offrir un objet de grande valeur. Dans ce dernier cas, le sac de bonbons, portant une marque connue, est suffisant; mais nous ferons observer qu'une étrenne de ce genre se présente de la main à la main, tandis que les autres peuvent être envoyées avec une carte cornée.

Les étrennes de femme à femme consistent presque toujours en objets de toilette : bijoux, éventails, dentelles, parures. Il est

pourtant des donneuses d'étrennes qui s'arrangent autrement. Nous connaissons une femme de qualité qui a pris l'habitude de n'offrir à ses amies que des bonbons... Seulement ces bonbons reposent sur une assiette en porcelaine de Chine, du Japon, en vieux Sèvres ou en faïence ancienne, de Rouen, de Nevers... Le tout enveloppé du papier d'un confiseur célèbre, avec de jolies cordelières d'or pour lien. N'est-ce pas là une idée gracieuse et élégante au possible ?

Les préoccupations mêmes qu'occasionnent les étrennes prouvent à quel point la vie mondaine a repris son cours. Et ce qui le confirme encore, c'est le chassé-croisé des équipages roulant en tous sens dans nos rues, le grand nombre de mariages qui se font dans nos églises, et la foule qui envahit chaque jour, le mercredi surtout, au Cirque des Champs-Élysées, le *Skating-ring*, — le club du patinage « à la roulette », plaisir favori du moment. A travers ce vaste champ des choses mondaines, nous avons fait nos observations à propos de



P. N° 290. — CHAPEAU Pifferaro POUR JEUNE FILLE.
Modèle de Mme Ostroscky (rue de la Chaussée-d'Antin, 31).

tout et sur tout; en veut-on quelques-unes ?

Voici, tel que nous l'avons vu dans un équipage, un costume confortable : — Jupon de velours loutre, uni; polonaise et paletot russe en drap duvet feutre, garnis tous deux de bandes de loutre; celles-ci forment encore un col rabattu, des parements aux manches et aux poches. Le manteau présente cette particularité que les devants sont fermés en biais, d'une épaule à l'extrémité inférieure du côté opposé. Les bords, garnis de loutre, sont coupés de place en place par des brandebourgs en cordon

marron, se reliant à des macarons et à des glands de chêne en cordon assorti, posés sur chaque bord dans toute la longueur de l'ouverture. Un chapeau capote, de nuance assortie, accompagnait cette toilette; mais nous n'avons pu nous rendre compte si l'étoffe était en velours, en peluche ou en loutre. Les mentonnières étaient en ruban assorti.

Ce qui a le plus frappé notre attention dernièrement à la Madeleine, à une messe de mariage, c'est un chapeau; mais quel chapeau! Un nuage soufflé en dentelle de Colville (soie), avec plumes et roses de même ton. Qu'on se figure une gentille capote formée d'un colimaçon de dentelle pour la calotte, d'une passe coulissée et d'un bavolet coquillé. Les plumes sont posées l'une en l'air, l'autre tombant plus bas que le bavolet, et toutes deux sont séparées par une touffe de roses à feuillage brun et un oiseau blanc aux ailes déployées. De longues et belles barbes croisées derrière forment les mentonnières.

Dans une réunion fort élégante, une matinée, nous avons remarqué une nouvelle garniture pour robe, costume ou manteau. Ce sont des franges de plumes d'autruche ou de paon. Nous pouvons citer, à ce sujet, une toilette fort originale: — Robe princesse devant, en velours frappé vert-bouteille; par derrière, corsage cuirasse seulement. Ici, le milieu du jupon est en cachemire vigogne, encadré de franges de plumes de paon; cette partie, qui semble détachée de l'ensemble de la toilette, vient se fixer en draperies sur un côté des devants, formant une ravissante poche ornée de même. La traîne est formée d'un volant de velours frappé à tête coulissée. Les manches sont en vigogne.

Jusqu'à présent, peu de corsages décolletés le soir, même à l'Opéra, aux premières loges, où les corsages « ouverts » sont en majorité. Un, entre autres, nous a particulièrement plu. Il était en velours noir, décolleté en carré et encadré de point d'Angleterre rabattu; fichu paysanne en tulle de Colville posé à l'intérieur, et bouquet de pensées mélangées de réséda placé à l'angle; manches Louis XV en tulle semblable au fichu, arrêtées au coude par un bracelet de velours et un volant d'Angleterre.

Toujours de mignonnes chaussures aux jolis pieds de nos élégantes: bottes mignonnes en satin ou velours, à talons recouverts, pour toilette de salon; les bouts de plus en plus pointus. Quant aux pantouffles et mules, tout ce que l'on peut rêver de plus recherché est exécuté: satin, velours, broderies de perles ou de soie, garnitures d'or, de dentelle, etc. Enfin, pour la chaleur, de délicieuses mules de peluche, fourrées de poil blanc.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 290.

CHAPEAU Pifferaro. — Feutre gros vert, entrant bien sur la tête, à passe relevée d'un seul côté; la doublure, de soie plus claire, formant ton camaïeu, borde le dessus. Une longue cordelière en soie verte et jais entoure la calotte, en formant une double boucle à bouts tombants par derrière et terminés par des glands. Une aile verte, posée en aigrette, est fixée sur le côté par un gros pompon de soie noire. Une rose placée dans le haut de la passe relevée complète l'ensemble du chapeau.

G. N° 372.

TOILETTES DE VISITE. — 1. Costume en faille bleu ardoise et madras laine de couleurs assorties. — Jupon à courte traîne, entouré de trois volants froncés. — Le tablier, très-plat, est divisé en deux parties, également lisérées de faille et garnies de franges postillon. Ce tablier est noué dans le milieu de la jupe où les franges forment pouff. — Cuirasse en faille avec postillon en madras, garni au milieu de franges posées en coquillé et qui vont se mélanger avec les autres. Les angles du postillon sont fixés au tablier. Manches en madras, terminées par un parement de soie. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre gros bleu, garni

dessous d'une écharpe en turquoise écrue, nouée derrière, avec une petite houppie en soie assortie sur le côté.

2. Costume en cheviot, loutre et velours assorti. — Jupon à courte traîne, entouré jusqu'au milieu devant de deux volants froncés, avec un velours en bande soulignant la tête. Un volant froncé, à tête coulissée, représentant la hauteur des précédents, tient le milieu du bas. Le devant du jupon est rayé d'une bande froncée et maintenue par un velours. Des bandes de velours de différentes grandeurs ornent en carré les côtés. Poche garnie d'un volant et de nœuds. — Corsage à basques, genre peplum; celles-ci sont entourées de bandes de velours. Un col formant revers dans le haut du corsage est bordé de velours pareil. Parements au bas des manches avec bande de velours. — Lingerie brodée et ruchée. — Chapeau de velours assorti: passe enlevée, draperie en turquoise bleu pâle nouée sur le côté, et plume saule sur le dessus.

G. N° 373.

TOILETTE DE BAL. — Costume en lampas crème. — Jupon à traîne, coupé de forme princesse et relevé sur les côtés, laissant à découvert un jupon de dessous en faille crème, couvert de volants plissés. Un bouquet de muguet soutient les relevés. — Cuirasse lacée derrière, ornée d'une berbe en faille toute plissée et de guirlandes de muguet encadrant les bords. Plissé en crêpe lisse dépassant partout. — Dans les cheveux, deux plumes assorties à la toilette et une rose. — Gants à neuf boutons.

Description de la gravure coloriée n° 1283.

TOILETTES DE THÉÂTRE. — Costume en faille jaune et crêpe de Chine crème brodé. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé et garni devant de cinq volants pareils; par derrière, le jupon forme plusieurs pouffs arrêtés par une traverse plissée. Poche plissée sur le côté. — Deux châles en crêpe de Chine brodé, ornés de franges grillées, sont croisés sur le devant de la jupe, puis drapés et réunis sur le milieu de la traîne, où ils forment un beau nœud à bouts pendants. Les pointes tombent sur les côtés du jupon. — Cuirasse en crêpe de Chine brodé, lacée derrière et terminée par une frange; elle est ouverte en châle et garnie de dentelle Colville. Manches Louis XV en faille, terminées au coude par un plissé et deux volants de dentelle pareille à la précédente. — Dans les cheveux, un panache de plumes mélangées de roses.

2. Costume en velours noir et beau foulard blanc à fines rayures noires. — Jupon de velours, à longue traîne unie. — Tunique écharpe en foulard, entourée de bandes de velours à demi recouvertes de guipure blanche; le bord est orné d'une très-haute frange en soie floche, à tête grillée et semée de petits points noirs. Les deux bouts de la tunique-écharpe sont gracieusement drapés derrière, où ils se réunissent et tombent l'un au-dessus de l'autre. — Corsage en foulard, décolleté en carré et bordé en haut et en bas de velours noir et de guipure. Manches de velours et volants de guipure. Boutons d'argent au corsage et aux manches. — Baguettes d'argent dans les cheveux.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

POLONAISE BOUTONNANT DERRIÈRE. — Ce modèle se fait en lainage garni de velours noir. Le devant est montant et fermé au milieu par une couture. La jupe, très-collante sur les hanches, est relevée derrière et forme deux coquilles par son ampleur. La manche à coude est boutonnée dans toute sa longueur et ornée dans le bas d'un biais de velours et d'un nœud. — Ce patron se compose des quatre pièces suivantes:

1° Devant. — 2° Petit côté. — 3° Dos. — 4° Manche.

(Voir pour ce modèle notre gravure n° 1281 C, fig. 2, annexée à notre deuxième numéro de décembre.)

AVIS RELATIF AUX PATRONS COUPÉS

Les demandes de patrons coupés — et de patrons montés — deviennent si considérables, que nous ne pouvons plus garantir l'envoi des patrons montés dans les 48 heures. Nous ferons pour tant, dans l'intérêt de nos abonnées, tous nos efforts pour qu'il y ait le moins de délais possible entre la demande et l'expédition. Mais nous devons prévenir le public: 1° qu'il ne sera donné suite

à aucune demande non accompagnée du paiement (voir les tarifs); 2° que toute lettre demandant des renseignements devra non seulement être affranchie, mais contenir le timbre-poste nécessaire pour l'affranchissement de notre réponse.

Ad. G. et fils.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

On s'agite beaucoup dans Paris en ce moment, mais on ne s'amuse pas encore; pourtant cette agitation n'a rien de dangereux pour la paix, car décembre est l'époque du désarmement général. N'est-ce pas l'heureux moment où tous les enfants sont sages, tous les domestiques attentifs, tous les concierges polis? — Le moment où les femmes n'ont plus de caprices et où les ménages sont unis... ou à peu près? Enfin, ne sommes-nous pas à la veille de ce bienheureux jour de l'an qui assouplit les plus féroces?.. Done, en dehors du monde politique qui guerroye de plus en plus, l'âge d'or règne sur notre beau pays; et comme le monde politique ne fait pas partie de mon domaine, je me hâte de quitter ce terrain, dans la crainte que, quelque diable me poussant, le garde-champêtre ne me surprenne en maraude.

Pourtant je voudrais bien vous parler un peu des candidatures officielles dont les oreilles nous cornent depuis un grand mois; mais n'ayez crainte, je vais le faire à l'exemple des filous qui volent... le Code en poche, et ont soin d'invoquer la prescription. Je vais, en effet, reculer de cinquante-cinq ans pour vous raconter une petite historiette à ce sujet; j'ajoute que, de cette historiette, qui date de 1820, un homme d'esprit pourrait faire un bien joli proverbe.

Donc, en l'an de grâce 1820, les candidatures officielles brillaient de tout leur éclat, et comme on avait alors à procéder au renouvellement de la Chambre, M. le comte d'Estourmel, à ce moment préfet de Chartres, était dans tout le feu de son travail de commande, quand, un matin, on vient lui annoncer que M. Choron l'attend dans son cabinet.

Il est bon de vous dire ce qu'était M. Choron. — C'était un professeur de chant qui a fondé une école musicale dont sont sortis Scudo, Duprez, Mme Stoltz et une foule d'autres étoiles, — et qui, de plus, avait parmi ses élèves de fantaisie Mme la duchesse de Berry et toutes les dames de la cour, dont il était un favori. Vous comprenez par là qu'aux yeux d'un préfet M. Choron était forcément une puissance.

— Quel heureux hasard me procure le bonheur de vous voir, cher maître? s'écria le comte d'Estourmel en tendant une main amie au visiteur. Auriez-vous quelque chose à me demander?

— Mais, oui, interrompit vivement Choron, je viens pour vous demander des voix.

— Des voix!... exclama le préfet tout surpris, mais pour qui?...

— Pour moi, pardieu! J'en cherche, j'en poursuis, j'en explore... Enfin, il m'en faut absolument! fait Choron, avec une exaltation de plus en plus grande, pendant que M. d'Estourmel devenait de plus en plus perplexé à la pensée que le brave musicien, à force de hanter la cour, était pris d'une lubie ambitieuse et voulait devenir député.

Ce quiproquo, car c'en était un, dura quelques instants.

— Mais, mon pauvre ami, vous ne payez pas le cens, je crois... balbutia enfin le préfet à bout d'arguments.

— Le cens!... Qu'est-ce que c'est que ça?... Est-ce qu'il faut payer un cens maintenant pour faire chanter?... Allons, vous voulez rire...

M. d'Estourmel, qui était un homme d'esprit, comprit aussi-

tôt d'où venait le gâchis dans lequel ils pataugeaient tous deux depuis un gros quart-d'heure, et partit d'un éclat de rire homérique.

Quand son hilarité fut un peu calmée :

— Mais vous ne me demandez donc pas de vous faire nommer député? dit-il à son visiteur, qui restait fort interloqué de cet accès de gaieté dont il ne pouvait deviner la cause.

Aussi répondit-il avec une certaine humeur :

— Député? moi!... Vous n'y songez pas... Est-ce que je saurais faire chanter la Chambre?...

Alors on s'expliqua. Choron cherchait des voix de basse; on lui avait dit qu'il y en avait à Chartres et il venait tout simplement trouver le préfet pour le prier de lui en trouver dans sa ville, parcequ'il avait entendu dire que c'étaient les préfets qui étaient chargés de récolter les voix en province.

Cette petite aventure s'ébruita, et vous comprenez si l'on en fit gorge chaude dans le pays! M. d'Estourmel, du reste, fut le premier à en rire. N'ai-je pas dit que c'était un homme de beaucoup d'esprit que cet aimable comte, qui avait, prétendait-il, un titre à l'immortalité, puisqu'il assurait être l'auteur de la célèbre chanson : *le Bon roi Dagobert*.

On le plaisantait souvent sur cette prétention. Un soir, la princesse de Vaudemont, dont il fréquentait le salon, lui dit en riant d'une façon très-narquoise, devant nombreuse compagnie :

— Votre assurance, mon cher comte, à vouloir nous persuader que sans vous on n'aurait jamais remis à l'endroit les chausses du « bon roi Dagobert » me rappelle un mot de M. de Boufflers, devant qui un inconnu se vantait d'être l'auteur d'*Aline, reine de Golconde*.

« — En vérité, monsieur! fit le véritable auteur de ce délicieux petit conte à qui l'on venait dénier son œuvre; et bien! je suis certain que vous ignorez quel est celui qui a écrit les œuvres de J.-J. Rousseau?... Si vous l'ignorez, je vais vous l'apprendre... c'est moi! »

Et M. d'Estourmel de rire, mais sans pour cela cesser de soutenir son dire.

— Je ne prétends pas, madame, dit-il en cherchant à garder son sérieux, affirmer que le roi Dagobert n'ait pas eu bien avant moi la distraction de retourner la partie inférieure de son vêtement, et il est très-vrai que ces deux vers :

Le bon roi Dagobert
Mettait sa culotte à l'envers...

se perdent dans la nuit des temps; mais ce que je prétends et soutiens, c'est que la légende en était restée là, et c'est à moi, votre très-humble serviteur, qu'est venue, je vous l'atteste, la première idée réparatrice des désordres de la toilette du monarque, et qu'est due l'intervention ministérielle du grand saint Eloi pour remettre chaque chose à sa place.

Qu'il ait ou non rhabillé le roi Dagobert, M. d'Estourmel eut un bien plus grand mérite encore, celui de rester fidèle au roi qu'il servait. Car il fut un de ceux qui surent faire leur devoir jusqu'à la fin en 1830; il eut en effet, l'honneur d'accompagner à Cherbourg Charles X partant pour l'exil, ce qui n'était point alors montrer un petit courage je vous assure. Ainsi il était, à cette époque, préfet de Saint-Lô. Quand il apprit que le roi devait traverser cette ville pour gagner le port où il allait s'embarquer, M. d'Estourmel reprit la cocarde blanche, endossa l'habit officiel afin d'aller recevoir sur les limites de son département le monarque déchu, et l'accompagna jusqu'à Cherbourg. Puis, en rentrant à la préfecture, il envoya sa démission au nouveau gouvernement, et la maintint malgré les instances qui lui furent faites pour qu'il conservât sa place, tant la noblesse du caractère impose toujours.

Rentré dans la vie privée, le comte d'Estourmel se donna aux

lettres et écrivit des choses pétillantes d'esprit. Aussi M. de Rémusat disait-il de lui :

« Sa gaieté et sa charmante humeur ne vieilliront jamais ; il les conserve dans le sel. »

Comtesse de BASSANVILLE.

CHRONIQUE MONDAINE

A cette époque où tout paraît s'amoindrir, Paris, n'ayant plus à s'occuper que de faits de très-petite grandeur, a bientôt dévoré la gerbe de nouvelles que lui apporte chaque matin. Cependant, aussitôt qu'un événement a une allure un peu plus touchante, ou une taille au-dessus de la moyenne, il s'y arrête quelques heures de plus. Voilà comment on a beaucoup parlé, et l'on parle encore de la mort de Déjazet. Nous ne reviendrons ni sur la biographie de la célèbre comédienne, ni sur la physiologie de son talent : tout a été dit sur ce sujet et bien dit. Nous voudrions seulement toucher un point intéressant que nous n'avons vu noté nulle part : il s'agit de la façon dont Déjazet s'habillait.

Elle était très-particulière et achevait de montrer chez Déjazet la vieille femme de l'ancien régime mettant du bel air jusque dans les cordons de ses souliers. Déjazet, à la ville, portait sous sa robe des jupons de taffetas blanc à petits volants de dentelle. La robe était simple et de tournure démocratique, comme il convient à l'époque où nous sommes, mais le jupon sentait sa *Douairière de Brionne* et sa *Comtesse du Touneau*.

Les bas et les souliers étaient à l'avenant du jupon. Les bas étaient de soie enjolivés, brodés comme des bas de marquise au temps de Louis XV ; les souliers, — jamais Déjazet ne portait de bottines, — mignons, affriolants, à nœuds et à talons, comme ceux qui gravissaient l'escalier de marbre rose de Versailles, à l'époque où Versailles ne possédait pas sept-cent-cinquante souverains.

Déjazet ne renouvelait jamais, pour ainsi dire, ses costumes. Jusqu'à ses dernières représentations, elle porta ceux qu'elle avait à la création des pièces qu'elle jouait. Ses costumes étaient des merveilles de conservation et de reprises. Elle nous disait à nous-même n'avoir renouvelé qu'une fois, en plus de trente ans, les rubans du costume qu'elle portait dans les *Premières armes de Richelieu*, et toute sa garde-robe de théâtre était traitée dans les mêmes conditions.

Ainsi Déjazet n'avait pas seulement l'allure de l'ancien régime ; elle en avait encore le soin méticuleux et le souci du moindre détail. De même que Sapho mettait de la coquetterie jusque dans les plis de sa tunique, elle en mettait, elle, jusque dans les cordons de ses souliers.

Trois jours d'une véritable gelée ont donné, l'autre semaine, une très-grande animation aux laes du bois de Boulogne. On a patiné avec fureur, notamment sur la pièce d'eau de Bagatelle ; sur les autres glissoirs s'élançait qui voulait, l'espace et l'hiver y étaient libres ; sur celui-là, il fallait appartenir au *Skating-Club*.

Peu de femmes toutefois pour ces débuts, et presque toutes étrangères. Les patineuses du beau monde français sont dans leurs terres et patinent sur leurs propres étangs.

Sur les rives du lac, un foyer activement nourri, absolument comme cela se voit dans *Télémaque*, à la description de l'île de Calypso. Un peu plus loin, un buffet lesté de toutes les richesses gastronomiques propres à la saison, de boissons chaudes et reconfortantes.

Une innovation d'un goût tout moscovite a signalé ces exercices. On s'invite absolument comme pour un bal et comme pour un quadrille, afin de s'élaner ensemble sur le vaste miroir de

la glace. Il ne manque qu'un peu de musique pour achever la ressemblance, mais cela viendra... à la prochaine gelée.

Peu de chose à l'actif mondain. Quelques bals dans la société américaine : chez Mme Botson, chez Mme Cowles ; des diners à petit nombre dans le faubourg Saint-Germain.

Parmi les récents mariages célébrés à Paris, une mention spéciale est due à celui de Mlle Marie de Cauville avec M. Georges Dufour, attaché au cabinet de M. le ministre des finances. Une grande solennité a entouré cette union, qui réunissait au banc des témoins MM. Magne et de Royer.

Une mésaventure fort curieuse a empêché une autre brillante union, celle d'un riche amateur, M. Léon X..., avec l'héritière d'un des plus beaux noms de la noblesse de l'Ouest. Dans sa jeunesse, M. X... a servi dans la marine marchande ; il a bientôt renoncé à la navigation pour les affaires, et s'est enrichi en approchant de la cinquantaine. Or, au moment où il conduisait sa fiancée devant l'officier de l'état civil, on s'aperçoit qu'une pièce manque aux papiers présentés à l'adjoint : c'est son acte de libération du service. Par une erreur inconcevable, M. X... n'a pas été, dans le temps, rayé des matricules, si bien qu'il faut désormais qu'il s'écoule un an, jour pour jour, entre sa déclaration et sa radiation. Jugez du contre-temps, du chagrin, presque de la mystification !

Tout était prêt : les témoins, les convives, le prêtre... le bonheur des mariés surtout ! Voyez-vous cette jeune fille vêtue de dentelles, couronnée d'oranger, attendrie, palpitante, ayant toute sa famille autour d'elle, et brusquement contrainte de rentrer au logis pour se dépouiller de la toilette qui allait faire de la jeune fille une jeune femme ! Mais la loi est inflexible, et la gracieuse fiancée s'est péniblement décidée à passer cette affreuse année d'attente au couvent, dont elle était récemment sortie.

On sait que la reine Louise de Danemark et sa fille, la princesse Thyra, sont arrivées à Paris, avec l'intention d'y séjourner une semaine dans le plus strict incognito. La reine voyage sous le nom de comtesse de Falster. C'est une des princesses les plus distinguées de l'Europe et elle a une part prédominante dans le gouvernement du Danemark.

La princesse Thyra est une gracieuse jeune fille de vingt-deux ans, qui ressemble beaucoup à sa sœur la cesarewna. Il est question de ses fiançailles avec le duc d'York, troisième fils de la reine Victoria.

P. DE LUCENAY.

LE GÉNIE DES LANGUES

Les Français, la chose est à peu près démontrée, doivent, en grande partie, leur prééminence en Europe aux aptitudes de leur langue, au génie qui la caractérise pour la conversation. Joseph de Maistre était bien convaincu de cette vérité.

Et voilà pourquoi l'Allemagne peut bien ambitionner à son tour cette prééminence, sans y parvenir jamais au même degré que nous. Le grand empêchement que rencontrera la réalisation de ses vœux sera la dureté de son dialecte, le mécanisme, le génie de sa langue, et cela, malgré son incontestable richesse et sa souplesse à exprimer les idées les plus complexes et les plus subtiles ; mais elle n'est pas rapide, et elle n'est pas toujours claire.

Depuis quelques années, les Allemands ont tenté de se faire — nous ne disons pas une prééminence nationale en Europe, elle est acquise, — mais une prééminence sociale. Ils ont voulu s'affranchir de la suzeraineté ou de l'initiative de Paris, en ce qui touche les arts, l'élégance, le bon goût, les modes.

Dans l'art vestimental, ils ont eu même des créations qui ne manquaient ni d'originalité, ni de grâce, ni de style, ni de

genre; mais comment s'y prendre en vue de les révéler, les répandre, les populariser, les faire adopter aux autres? Là était la difficulté, car il fallait, de toute nécessité, recourir à la langue allemande pour trouver des désignations appropriées à ces créations. L'*Auburn*, bulletin spécial des modes et de l'élégance allemande, donnait dernièrement un échantillon de la manière dont, en pareille occurrence, nos voisins peuvent se tirer d'affaire. Il s'agissait d'un costume de femme qui se produisait. C'était joli et bien composé, mais il fallait à ce costume un nom qui accompagnât sa description et voici celui dont il fut illustré :

Le « Tuckupbehinddollywriggledarnphoolitiveness. »

Ce costume pouvait certes offrir tous les avantages possibles, être très-seyant; mais du moment qu'il fallait le désigner par un pareil mot, on conçoit aisément que partout ailleurs qu'en Allemagne on oubliât et le mot et la chose!

Eugène CHAPUS.

LA COLLECTIOMANIE

Il y a quelque hardiesse à s'élever contre la « collectionmanie » qui dévore notre époque, et cependant je ne puis résister à dire mon mot sur ce sujet, ne fût-ce que pour l'instruction des naïfs qui se laissent encore induire en achat des rasoirs de Henri IV ou du rouet de la reine Berthe.

Le goût de l'antiquaille, du meuble historique ou de la faïence antédiluvienne, parti des ateliers de peintres ou des cabinets de gens de lettres fureteurs, a gagné aujourd'hui toutes les classes. Il est descendu chez les gens du monde, particulièrement chez les financiers, heureux de jouer aux connaisseurs et de prouver une fois de plus leur fortune en surchargeant leurs étagères; chez les femmes avides de se donner la réputation de goûts artistiques et qui se ruinent en pâte dure, en pâte molle, en craquelé, en coromandel, en biscuit, en céladon, en marcassite, en faenza et autres denrées de catalogues; puis, de degré en degré, jusqu'aux arrière-boutiques et aux chambres à tabatières.

Hier je me présente dans la maison d'un de mes amis :

— Je crois que monsieur est sorti, me répond le concierge avec un sourire aimable, mais je vais monter voir; en attendant, si monsieur veut jeter un coup-d'œil sur ma collection, j'ai là quelques Delft et un cabinet Henri II qui l'intéresseront.

Ainsi, jusque chez ce portier, on mangeait, on buvait, on s'asseyait, on ne vivait pas enfin dans autre chose que de l'histoire de France en bois, en porcelaine et en verre. Bien plus, on ne pouvait lever les yeux au plafond sans y trouver un choix d'assiettes de toute grandeur et de toute provenance.

Eh bien! j'en suis désespéré pour l'antiquaille, mais il est une question à la fois bien raisonnable et bien redoutable pour elle, que les gens devraient se poser :

— Est-il possible, devraient-ils se demander, qu'en vingt ans, la France moderne se soit trouvée, comme par enchantement, remeublée et garnie de vaisselle, aux frais de ses aïeux, et que, depuis Pharamond, tous les mobiliers de la monarchie, toute la poterie de nos ancêtres, se soient conservés à l'abri des vers ou de la casse, rien que pour la satisfaction des Français de 1873?

Non, assurément. Il y a donc, sous cette avalanche de meubles et de porcelaines antiques, une fraude dont nous sommes la dupe trop facile et une grande mystification contre laquelle nous ne nous révoltons pas assez.

— Mais, monsieur, me dit un collectionneur fureteur, vous ne savez pas ce qu'on trouve encore en province dans les chaumières des paysans ou dans les armoires des vieilles masures...

— Ce qu'on y trouve, je vais vous le dire: on y trouve des bahuts qui ont été fabriqués faubourg Saint-Antoine et des cuivres ciselés rue de Turenne. Vous rapportez fièrement à Paris, pour des trésors héréditaires, des objets qui en viennent, qui y ont été fabriqués et déposés en province pour y prendre le parfum de la vétusté, le crédit de l'histoire... et votre bourse.

Tout ce que je dis là n'est point pour dégoûter les vrais amateurs de dépenser leur temps et leur fortune dans la formation de collections qui deviennent, comme celles de MM. Lacaze ou Dusommerard, par exemple, l'honneur d'un pays, mais seulement contre la manie ridicule des gens qui, n'ayant ni l'argent, ni les connaissances nécessaires pour jouer ce rôle, s'encombrent de drogues sous prétexte d'antiquités, au lieu de s'entourer de belles choses modernes.

BACHAUMONT.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Petite pluie abat grand vent, dit le proverbe, et c'est aussi l'avis de M. Edouard Pailleron. Démontrer que la passion, entre gens de qualité, si grande et si exaltée qu'elle soit, se brise infailliblement contre les obstacles les plus vulgaires, et surtout contre l'apparition des gendarmes, tel est le but de *Petite pluie*. Avec l'aide de Mmes Plessy, Broizat, Samary et M. Febvre, le succès de ce petit acte a été complet.

GYMNASÉ. — Nous avons déjà constaté le succès obtenu par la nouvelle pièce de M. Victorien Sardou, *Ferréol*. Ce succès ne s'est point démenti, et cela tient au puissant intérêt du drame, non moins qu'à l'habileté bien connue de l'auteur.

Du reste, la donnée de son œuvre est absolument vraie.

Il y a à peu près quatre-vingts ans, sur les bords d'une petite rivière des environs d'Aix, en Provence, — qu'on nomme la Torse, — un passant trouva, gisant le long du chemin, un malheureux qui venait d'être assassiné. Il se pencha sur lui pour le secourir et enleva tout d'abord le poignard que ce malheureux avait dans le cœur.

Sur ces entrefaites arriva la maréchassée qui vit, en même temps que l'homme assassiné, celui qui le secourait ayant encore le poignard à la main. L'induction se devine. Hâtons-nous de dire qu'une particularité singulière la facilita encore: il se trouva que l'homme assassiné avait dans la main une touffe de cheveux rouges, et que celui qui s'était efforcé de le secourir avait les cheveux de cette même couleur.

Inutile de dire que l'individu fut arrêté.

On instruisit son procès, et bien qu'il appartint à une classe élevée de la société, comme il lui fut absolument impossible d'établir son innocence, la sentence de mort fut prononcée contre lui. Mais, le soir même de sa condamnation, un père, qui avait été témoin à distance du crime et qui par frayeur s'était jusque-là abstenu de toute révélation, fut pris de remords et, courant en toute hâte à Aix, nomma le véritable assassin.

Ordre fut aussitôt donné de surseoir à l'exécution. L'instruction fut reprise, et l'auteur de l'assassinat, garçon boucher chez celui qu'il avait tué, ayant avoué son crime, subit la peine destinée au condamné innocent.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — MM. Denayrouze et Ohnet se sont associés pour mettre en scène une *vendetta* effroyablement corsée. La grande qualité de *Regina Sarpi* — nous dirions presque sa seule qualité — est d'être élégamment écrite. Le public a pourtant fait bon accueil à ce drame dont le talent de Mme Marie Laurent anime puissamment les cinq actes.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 572. — DESCRIPTION, PAGE 602.



TOILETTES DE VISITE
Modèles de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne 14).



Jules David *Ch. Bodin* 1283

L. Levy, imp. r. des Marais, 66

Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Rue de Richelieu, 92

*Coiffes de M^{me} Breant-Castel, r. Neuve des P^{ts} Champs, 28. Eau Figaro, Paul Bonne Nouvelle, 1.
Cinture Régente de M^{me} De Vertus Sœurs, r. Auber, 12. Parfumerie Pinaud & Meyer, B. des Halles, 30.*

Entered at Stationer's Hall.

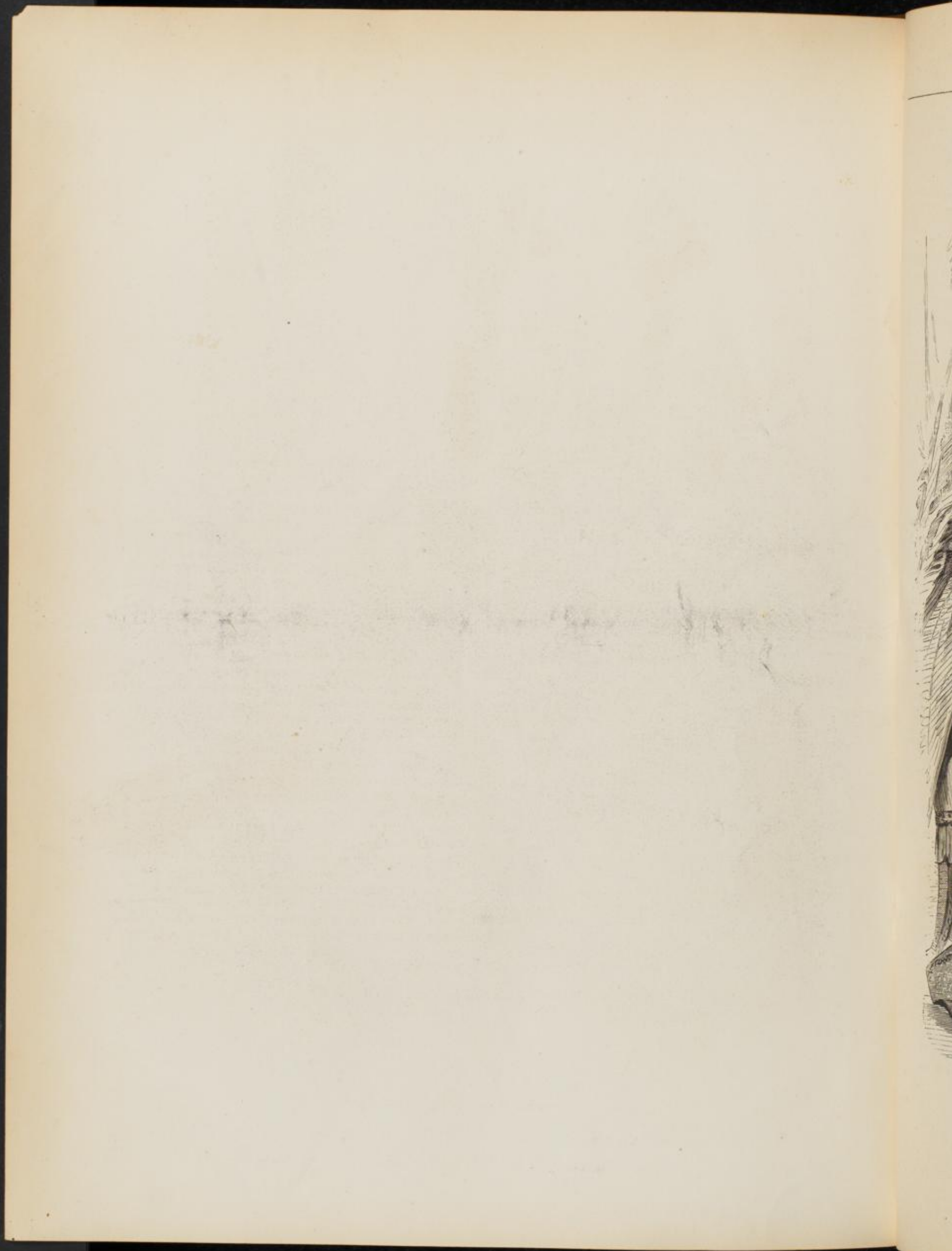


PLANCHE G. N° 573. — DESCRIPTION, PAGE 602.



TOILETTE DE BAL

Modèle de Mme Duboys (rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31).

L'AURÉOLE

(LÉGENDE DU MONT-DE-PIÉTÉ.)

Il est souvent question du Mont-de-Piété, à Paris ; sa clientèle est nombreuse, ses habitués se comptent par milliers.

— C'est le seul bienfaiteur, disait Gérard de Nerval, qui fournisse la reconnaissance au lieu et place de l'obligé.

Plus d'un, parmi nous, connaît l'entrée particulière où l'on pénètre pour engager sa montre, dans les moments de pénurie, afin de ne pas rendre publiques les douleurs de la séparation.

Ce qu'on sait moins, c'est la légende du Mont-de-Piété, une tradition qui court depuis longtemps et qui n'a jamais été racontée dans les colonnes d'un journal ou dans les pages d'un livre.

Elle a une petite couleur moyen-âge tout à fait appétissante. Elle rappelle le temps des mystères naïfs, alors qu'on faisait figurer Dieu et les saints, en robes de couleurs chatoyantes, de vant des spectateurs émerveillés.

Done, voici ce qu'on raconte, à propos de l'unique établissement de prêt sur gages autorisé par la loi.

Il y eut, un jour, grande polémique dans le lieu où règne pourtant l'éternelle quiétude, c'est-à-dire en plein paradis.

Là, les philosophes les plus entêtés, les politiques les plus opposés, sont du même avis. Les femmes même vivent entre elles dans l'harmonie la plus parfaite.

Toutefois il y avait, ce jour-là, sinon contestation, tout au moins différence d'avis parmi les saints les plus écoutés.

Les patriarches Moïse, David, Ézéchiel et consorts soutenaient que le genre humain n'avait pas progressé en vertus, et que la charité, bien que classée parmi les vertus théologiques, avait plutôt décrépu qu'augmenté parmi les humains.

Les bienheureux, contemporains du Christ sur la terre, soutenaient la thèse contraire, avec leur indulgence habituelle.

Selon eux, les descendants d'Adam s'aidaient les uns les autres, sans trop se faire prier.

Ils citaient les associations mutuelles, les sociétés philanthropiques, les plaisirs sur le produit desquels une part est prélevée pour le soulagement des infortunés.

Ils affirmaient que plus d'une dame, folâtre en apparence, dansait au profit des nécessiteux, comme le roi David dansa devant l'arche.

Ils soutenaient enfin que la bienfaisance régnait sur la petite planète que le Sauveur avait sanctifiée par sa venue.

Et comme les vieux de l'Ancien Testament se montraient incrédules, le porte-clefs du paradis s'offrit à faire une rapide vérification des choses existantes.

Saint Pierre n'en était pas à son premier voyage. Le prince des apôtres avait parcouru autrefois l'Asie-Mineure et visité les peuplades les plus sauvages. Il n'avait eu peur de personne, pas même de Néron, qui ordonna son supplice à Rome. Il pouvait bien risquer de dépenser quelques heures de son immortalité.

Done le concierge sacré du paradis se mit en route pour la vieille Lutèce, en quête de l'esprit charitable dont ses vieux collègues en sainteté niaient l'existence absolue.

On assure qu'il s'enveloppa tout simplement dans une nuée, une brume, précurseur du beau temps, — et qu'il descendit par un matin ensoleillé sur la place de la Bourse, à Paris, sans qu'on eût pu soupçonner d'où il venait.

Saint Pierre avait revêtu ses habits d'autrefois : le manteau, le peplum, les sandales ; il avait en main le bâton du pèlerin.

Personne ne prit garde à lui.

Il ressemblait à un Arabe, à un Turc, à un Oriental quelconque.

Et l'on savait qu'il arrivait, en tout temps, dans le *Grand-Hôtel*, des touristes venus des pays lointains.

Le bienheureux entra dans l'intérieur de la Bourse tout d'abord.

Il vit une foule bruyante et compacte.

Les uns disaient aux autres :

— Je te *donne* quinze cents, fin courant.

— Je te *donne* cent *Crédit Mobilier*.

— Je te *donne* cinq cents *Gaz réunis*.

L'apôtre se retira satisfait ; dans un pays où l'on cherche ainsi à *donner*, pensa-t-il, l'esprit de charité n'est pas encore éteint.

Pendant que saint Pierre traversait les groupes qui stationnaient devant le péristyle du temple de Plutus, il entendit divers fragments de dialogue.

— Je vais, disait l'un, ce soir à l'Opéra. On y *donne* la *Favorite* et un ballet nouveau.

— As-tu lu le compte rendu de la dernière victoire ? La garde a *donné* d'une façon splendide.

— Allons, allons, se dit saint Pierre, on *donne* beaucoup dans ce vieux et libéral pays des Gaules ; on est toujours généreux.

Et saint Pierre marchant au hasard gagna, à travers la rue Vivienne, le quartier de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Là, il fut accosté par un mendiant, lequel se cachait pour tendre la main.

— La charité ! dit-il à l'Oriental d'une voix piteuse. Dépêchez-vous, car j'ai peur d'être vu et arrêté par quelque sergent de ville.

— Il n'est pas défendu de faire la charité, fit l'apôtre.

— Non, répondit le ladre, mais il est défendu de la demander.

— Sabre de Caïphe ! s'écria saint Pierre, voilà une rareté dans les mœurs de mon temps qui ferait peut-être rire le sceptique papa Job ou le sentencieux Salomon. C'est égal, il ne sera pas dit que l'Église catholique aura refusé une aumône à un malheureux. Que veux-tu, mon frère ?

— Un petit sou.

— Un sou, fit saint Pierre ; je n'ai pas un sesterce sur moi ; je suis parti de mon domicile sans une obole.

Vous en trouverez, dit le mendiant.

— Où ? dit l'apôtre.

— Là, fit le mendiant.

Et il montra une maison sur la porte de laquelle on lisait cette inscription :

MONT-DE-PIÉTÉ.

— Là, reprit le quémandeur, vous n'aurez qu'à donner un gage, on vous prêtera plus que je ne sollicite de votre charité.

Rien n'est doux et docile comme un esprit supérieur. L'apôtre monta au bureau de l'administration des prêts publics.

— Je voudrais une petite somme, dit-il à l'employé.

— C'est facile, mais avez-vous un gage ?

Le saint réfléchit et tira ses sandales.

Il avait autrefois marché à travers les sables brûlants du désert, pieds nus. Il pouvait donc se dispenser de chaussures dans ce Paris bitumé.

L'employé du Mont-de-Piété examina avec curiosité la chaussure qui lui était présentée.

— Monsieur, dit-il, je ne veux pas déprécier ces objets ; pour un marchand de curiosités, ils ont une incontestable valeur, ce sont de véritables antiquités ; mais le Mont-de-Piété ne prête que sur des valeurs appréciables ; pourtant, n'avez-vous pas autre chose ?

— Non, dit le saint en se fouillant.

— Quelque objet d'or ou d'argent, par exemple ?

— Je n'ai rien, continua le saint.

— Mais cette espèce de couronne... qui entoure votre front, — une mode asiatique, sans doute?

Saint Pierre porta la main à sa tête.

O prodige! son divin Maître n'avait pas voulu qu'il fût absolument empêché de faire la charité: c'était son auréole... devenue massive et mobile.

Il la tira aussi facilement que si c'eût été une de ces guirlandes de roses dont on se couronnait dans les festins païens, aux temps de son martyre.

Le commis essaya la couronne sur la pierre de touche.

— Or au plus haut titre! exclama-t-il, presque pas d'alliage; que voulez-vous?

— Je veux un sou, dit saint Pierre; c'est tout ce qu'on me demande.

— Monsieur, le Mont-de-Piété de Paris ne prête pas moins de trois francs.

— Ah! fit saint Pierre.

— Mais on peut, fit le préposé, vous prêter mille francs, si vous voulez, sur l'objet que j'examine.

— Non, dit le saint, j'ai assez de trois francs.

— Avez-vous des papiers?

— Non, répondit le concierge du paradis, je voyage sans passeport. Mais si cela était nécessaire, je fournirais caution; j'ai des amis parmi le clergé de Paris, les protecteurs du denier de Saint-Pierre. D'ailleurs, les trois francs que je demande, c'est pour faire l'aumône à un pauvre qui m'attend en bas; mon intention justifie ma démarche.

La modicité de la somme comparée à la valeur de l'objet engagé, le but philosophique du prêt, peut être encore l'influence que dut exercer sur un honnête chrétien celui qui fut le premier porte-drapeau de la chrétienté, tout cela dut décider le commis.

Il donna les trois francs, puis la reconnaissance à son divin client, et plaça l'auréole dans un carton-écriin destiné à recevoir les colliers de prix.

On assure même que l'emprunteur signa *Céphas*, de son nom primitif que lui imposa le Sauveur, sur le livre des engagements.

Puis il descendit et donna les trois francs au mendiant qui l'attendait.

Et il continua sa route à travers Paris.

Je ne sais pas si mes lecteurs l'ont remarqué, mais dans cette capitale *pleine d'or et de misère*, un pauvre n'apparaît jamais seul.

Les mendiants se renvoient l'un l'autre vers les personnes qui ont le gousset ouvert et l'âme sensible.

A cent pas du bureau du Mont-de-Piété, saint Pierre fut accosté par un nouveau solliciteur, qui lui dit sur un ton semblable à celui des lamentations de son confrère en béatitude, Jérémie:

— Mon bon monsieur, un petit sou, s'il vous plaît! *Dieu vous le rendra.*

Pour un saint auquel on offre Dieu pour caution, il n'y a pas à hésiter.

— Mon ami, lui répondit Pierre, je n'ai qu'une reconnaissance du Mont-de-Piété, la voulez-vous?

— De grand cœur.

— La voilà, et puisse-t-elle vous être bonne à quelque chose!

Le mendiant prit le papier, après avoir fait signer, au dos, son bienfaiteur, avec une plume empruntée au marchand de vins voisin, dont il semblait être le client assidu.

Puis il laissa saint Pierre continuer son chemin.

Le prince des apôtres parcourut Paris à la hâte.

Il vit les crèches pour les enfants, les maisons de refuge pour les vieillards.

Le droit des pauvres était perçu sur les recettes des théâtres.

Et les hôpitaux étaient plusieurs fois millionnaires.

Toutes les grandes compagnies avaient des caisses de secours.

Et les administrations publiques, comme les sociétés littéraires, avaient souci de leurs membres infirmes ou âgés.

Les bureaux de bienfaisance fonctionnaient dans chaque quartier.

Enfin, les fourneaux économiques avaient une nombreuse clientèle de malheureux auxquels ils donnaient la subsistance quotidienne.

Et, comme le soleil se couchait et qu'il importait de ne pas laisser sans surveillance les portes du paradis, il remonta au ciel dans un rayon du soleil couchant.

Je ne me rends pas caution de la véracité du présent récit.

C'est une légende, naturellement composée d'éléments sacrés et de détails prosaïques. C'est aussi un récit qui, d'année en année, de conteur en conteur, a subi, comme un thème musical dans un morceau fugué, de constantes variations.

Toutefois, voici ce que les narrateurs prétendent:

Saint Pierre, porteur de la bonne nouvelle, affirmant que l'esprit de charité s'était réglémenté dans le monde, fut reçu par les opposants, les vieux prophètes, avec une irrésistible hilarité.

Elle riait aux éclats.

Job se tenait les côtes.

Il y eut même des anachorètes comme saint Antoine et saint Barnabé qui ne purent pas tenir leur sérieux.

— De quoi riez-vous? leur demanda le bienheureux.

— Mon pauvre Pierre, lui dit le bienheureux saint Joseph, il vous manque quelque chose... on vous a volé à Paris... votre auréole.

Et ce fut alors un chœur de douces et amicales moqueries, à propos du signe sacré qui manquait au voyageur tout récemment revenu des vanités de notre monde infime.

Les saints les mieux renseignés sur les coutumes de la Gaule insinuaient que Pierre s'était laissé voler, comme un innocent qu'il était, au milieu des séductions de la Babylone moderne.

— Le moyen, disait saint Paul, de faire tenir une couronne sur la tête de quelqu'un qui a demandé et obtenu d'être supplicié la tête en bas?

Le bon saint Pierre ne répondit rien. — Imbu des grands principes évangéliques, il ne voulait pas révéler quelle bonne action l'avait obligé à se séparer de son radieux insigne.

Quelque temps après sa rentrée au paradis, ses bienheureux compagnons eurent une émotion en sens inverse.

Ce fut un cri d'étonnement parmi les chérubins et les dominations.

Saint Pierre avait de nouveau son auréole.

Elle était étincelante comme toujours.

Elle tenait solidement autour de la tête de l'apôtre, sans la toucher.

Pierre lui-même fut tout étonné de la revoir quand il se regarda dans les reflets d'un nuage argenté.

C'était bien l'auréole qu'il portait depuis dix-huit cents ans.

Tout le monde fut de son avis, sauf l'incrédule saint Thomas, qui se dit:

— Il en avait peut-être une de rechange.

Voici, d'après la légende, ce qui était arrivé:

Le mendiant auquel saint Pierre avait donné sa reconnaissance était allé la vendre à un brocanteur et en avait reçu cent sous.

Le vendeur ne s'était pas donné le souci de la lire, sans quoi il eût vu, à la note estimation, ces mots: *mille francs*.

Le marchand ne s'y trompa pas; il vit qu'il faisait un marché d'or.

Et il courut au plus tôt dégager l'objet.

On le lui remit dans la boîte de carton qui lui servait d'enveloppe.

Il l'emporta sans l'ouvrir devant l'employé, pour n'être pas interrogé sur un bon marché dont il ne pouvait pas fournir l'explication.

Chemin faisant, il supputait ses bénéfices et en désignait l'emploi.

Il achèterait à sa femme un beau Moïse avec les tables de la loi pendues à une chaîne d'or, comme en portent les femmes Israélites opulentes.

Il ferait les Pâques prochaines avec du *matz* de Nancy, à la façon des Israélites portugais, ce qui est plus coûteux, mais plus friand!

Car notre homme était juif en même temps que grand connaisseur en pierres précieuses et en dentelles fines.

Il lui tardait d'arriver à son logis pour peser son acquisition. Il y parvint un peu essoufflé.

Il s'enferma dans son arrière-boutique; il ouvrit la boîte.

Elle ne contenait rien...

Elle était absolument vide!

Notre trafiquant n'était pas homme à perdre un gros bénéfice sans se rendre compte de la raison des choses.

Il alla donc consulter sur l'incident un de ses clients, fort compétent en matières abstraites.

C'était un savant traducteur des livres hébreux, Israélite libéral et civilisé, qui avait conquis au concours tous ses grades universitaires.

Son coreligionnaire lui raconta son cas.

Le savant fit subir au consultant un interrogatoire.

— N'avez-vous pas perdu l'objet dégagé, en route?

— Non, je suis certain de ne pas l'avoir égaré.

— Et il y avait bien sur la reconnaissance le mot *auréole*?

— En toutes lettres.

— Et vous vous souvenez du nom de l'engageur?

— Oui.

— Ce nom était?

— Céphas.

— Céphas! dit alors l'érudit; mais c'est le nom que portait Pierre, prince des apôtres, avant qu'il fût nommé le fondateur de l'Église catholique! Cela n'a plus rien d'étonnant... c'est absolument explicable... il devait arriver ce qui est survenu.

— Quoi donc? s'écria le brocanteur intrigué.

Le professeur d'hébreu répondit:

— L'auréole d'un saint catholique devait s'évaporer aux mains d'un juif.

Disparue de la boîte du Mont-de-Piété, l'auréole était allée, toute seule, reprendre sa place sur la tête de saint Pierre.

L'histoire se propagea dans le quartier des Blancs-Manteaux où tous les marchands de reconnaissances se groupent.

Il y eut même un fervent catholique qui acheta à un très-haut prix l'enveloppe de cette couronne lumineuse, devenue pendant quelques jours or massif, pour aider à une œuvre de charité, ce qui consola notre brocanteur sur l'issue de son marché.

Voilà la légende de l'auréole, qu'on se raconte au Mont-de-Piété, du bureau des montres au bureau des matelas.

On affirme même que la boîte de carton qui a contenu la couronne du saint existe encore.

Elle serait devenue la propriété d'une belle comédienne qui s'est faite dévote, après fortune acquise. La boîte est, dit-on, dans le salon de son château du lac de Côme. En été, les papillons viennent s'y poser, attirés par la blancheur de son enveloppe.

Mais les habitants des environs, qui connaissent l'origine de la boîte, vous soutiendront que ce ne sont pas des papillons, — mais bien des anges qui viennent voir le lieu où fut détenue l'auréole sainte, — et qui se déguisent en papillons pour ne

pas se compromettre dans la demeure d'une ancienne comédienne.

Léo LESPÈS.

LE RÊVE ET LA RÉALITÉ

Un rêve, les positivistes de l'école de Charles Comte ne craignent point d'affirmer que ce n'est rien et que ça n'existe pas. Cependant il s'en fait chaque nuit, rien que sur le globe, rien que parmi les hommes, un milliard cinq cents millions, pour le moins. Je dis pour le moins, car je pourrais ajouter à ce total cinq cents autres millions, puisque la Société de géographie pose en fait que notre planète compte deux milliards d'habitants de toute taille et de toutes couleurs; mais je veux supposer que, dans ce nombre, les trois quarts seulement aient l'imagination assez poétique pour être doués de la faculté de rêver.

Cependant je reviens à mon thème. Il y a bien plus de songes que je ne l'ai dit. Buffon, vous le savez sans doute, a un bien joli mot: « Les rossignols rêvent, écrit-il; on le voit assez à la manière dont ils se réveillent pour se mettre à chanter. » Dans ce cas-là, les autres oiseaux rêvent; et supposez ce que peut rêver l'oiseau-mouche qu'on voit au Jardin d'acclimation. Tous les chasseurs vous diront que les chiens rêvent. La Bruyère dit: « Les éléphants sont des hommes. » Eh bien, dès lors ils rêvent. Cela étant, on est logiquement amené à conclure que tout ce qui a vie rêve. — Le serpent rêve, la baleine rêve, la fourmi rêve, le ciron rêve. — Quelle histoire à faire avec les rêves du ciron? Mais qu'est-ce qu'un rêve?

Suivant tous les dictionnaires, c'est une combinaison involontaire d'images ou d'idées, souvent confuses, parfois très-nettes et très-suivies, qui se présentent à l'esprit pendant le sommeil. — Il y a eu surtout chez les anciens, il y a encore un peu de nos jours une science nommée l'Oniromancie, qui a pour objet la divination par les songes.

Tristan Z... est un sculpteur bien connu dans le monde des arts. Il n'a rien d'un oniromancien, interprète des songes, mais c'est bien le plus intrépide rêveur qu'il y ait sous la calotte des cieux. Aimant à faire la sieste, chose rare à Paris, il est exposé à rêver deux fois en vingt-quatre heures, la nuit et le jour.

La semaine dernière, après déjeuner, Tristan jeta dans son café un petit verre de kirschen-wasser. — Il paraît que le kirschen-wasser pousse aux extases nocturnes en plein jour; Hoffmann en usait. — Le breuvage pris en petites gorgées dans une jolie tasse en porcelaine du Japon, l'artiste remonta à son atelier. Il eut soin d'abord de coller sur la porte une pancarte d'un langage salubre: *Ne frappez pas, il n'y a personne.* — Verrouillant ensuite sa porte, il se jeta sur une chaise longue et s'endormit.

Dormir, rêver, c'est tout un pour Tristan. — Au bout d'une minute, sans comprendre comment cela s'était fait, il se trouvait à la cour du roi de Siam. Là, un grand eunuque noir, ayant un cimeterre à la main, se préparait à lui couper le nez. Pourquoi? Tristan préparait un discours pathétique à l'effet de détourner le coup qu'on voulait lui porter. — En ce même moment, par suite d'un de ces changements à vue qui se font plus vite que ceux des féeries, Tristan se trouva enlevé au milieu de l'éther, dans un char de naere, traîné ou emporté, comme on voudra, par deux licornes. Avec quelle volupté il voyageait ainsi dans le bleu! Ce n'était pas toutefois sans une sensation un peu pénible.

— Ce diable d'ennuque m'a-t-il laissé mon nez? disait-il, ou bien ce char va-t-il verser?

En ce moment, Tristan crut, en effet, qu'il était en train de tomber. Mais un bruit sec qui se fit à la porte le réveilla en sursaut.

— Qui va là ? demanda le sculpteur. Est-ce que vous n'avez pas lu la pancarte ?

— Vous savez bien, Tristan, que la pancarte n'est pas faite pour moi.

— Ah ! c'est Laurianne, dit-il.

Et il se leva précipitamment de la chaise longue, afin d'aller ouvrir.

Laurianne est la femme de Tristan, une adorable créature.

C'est une jolie blonde, pâle, grande, mince, taille de guêpe, qui ressemble à une apparition ossianique. Un air de candeur est répandu sur toute sa figure, d'un très-pur dessin ; ses yeux ont la couleur et l'azur du ciel.

Rien qu'en la voyant, on est contraint de croire que c'est une organisation poétique au premier chef.

— Tristan, dit-elle, je viens vous déranger de votre sieste, mais c'est pour une chose qui presse.

— Quelle chose, chère Laurianne ?

— Le rémouleur est en bas.

— Quel rémouleur, ma belle enfant ?

— L'homme dont vous entendez si bien la voix, le matin, sous vos fenêtres ; celui qui repasse les ciseaux, les canifs, les couperets, les broches à rôtir et, en général, tous les ustensiles de cuisine et autres. Vous m'avez parlé d'outils oxydés. Je viens vous les demander pour les donner au rémouleur. Vous ne vous rappelez pas ? Attendez donc ! Un vieil eustache à découper la terre glaise ! Je ne l'ai pas oublié, moi !

Il la regarda au moment où elle achevait cette tirade. Laurianne était toujours charmante, toujours adorablement blonde ; mais en parlant d'ustensiles de cuisine, au moment où il achevait ce rêve où il s'était vu emporté par des licornes à travers les champs de l'infini, elle se rapetissait absolument dans sa pensée. L'ange se déplumait.

Pour la voir disparaître plus vite, il courut chercher l'eustache à la terre glaise et se hâta de le lui donner.

— A propos, reprit-elle, que voulez-vous pour le dîner, Tristan ? Une oie de Cahors en daube ou bien du lapin sauté ?

— Ce qui vous sourira le plus, chère amie.

Et il la poussa vivement du côté de la porte.

Tristan était pantelant de colère. — Ah ! s'il eût été dérangé par un autre que Laurianne ! — Mais il regagna la chaise longue et se rendormit.

Cette fois, il rêva une chose absurde, mais souverainement amusante. Il avait des ailes au dos. En voletant, il se trouva dans la vallée de Sceaux, en rase campagne. Il avait à Fontenay-aux-Roses une petite maison encadrée dans un jardin. Dans ce jardin on voyait toutes sortes d'arbres : des pêchers, des cerisiers, des pruniers, des néfliers. Il courut aux branches : les pêchers avaient des saucisses cuites ; les cerisiers, des poitrines d'oie farcies ; les abricotiers, des têtes de lapin en gibelotte. Il voulut en goûter. La branche sur laquelle il s'appuyait cassa, et lui-même tomba dans une chambre grande comme le théâtre de Versailles.

Ce qu'on y voyait, ce n'était pas les sept cent-cinquante députés actuels, mais sept cent-cinquante rémouleurs, présidés par le duc d'Audiffret-Pasquier, qui faisait tourner une roue plus fortement encore que tous les autres.

Tristan, réjoui par ce spectacle, se disposait à demander la parole, afin qu'on lui donnât aussi une roue à faire tourner, quand trois coups frappés à la porte le réveillèrent pour la seconde fois. C'était Brigitte, la servante.

— Monsieur, dit-elle, madame m'envoie parce qu'Antoine, le jardinier de Fontenay-aux-Roses, vient d'arriver. Il demande s'il peut décidément arracher les tulipes pour semer de la romaine.

— Semez des saucissonniers, et allez tous au diable ! s'écria Tristan, — et il se rendormit.

Il vit alors des choses qu'on n'a jamais vues. Il traversait un pays sous-marin, habillé en marsouin, à peu près comme le capitaine Boyton. Il y avait là de grands poissons d'argent, d'or, de saphir, d'émeraude et de corail. C'était l'Académie de la mer. On procédait à la réception d'un jeune requin, auteur d'un drame maritime fort applaudi. Celui qui faisait son éloge était un vieux crabe qui avait assisté à la bataille d'Aboukir.

Tristan fut réveillé par une voix... la voix de Jenny, sa fille, une charmante enfant de sept ans ; il ne se fâcha pas.

— Eh bien, que veux-tu ? lui dit-il.

— Petit papa, une grâce. — On a mis à Anna, ma petite cousine, un vésicatoire au bras droit, parce qu'elle a été bien sage. J'ai été bien sage aussi ; je te prie de me faire mettre un vésicatoire au bras gauche.

Tristan affirme que décidément il aime cent fois mieux le rêve que la réalité.

Philibert AUDEBRAND.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

La librairie parisienne est réellement infatigable. Chaque année, à cette époque, nous la retrouvons plus féconde, plus variée, plus intéressante dans ses productions : aussi applaudissons-nous de grand cœur à ses efforts et la remercions-nous de mener ainsi à bien la croisade qu'elle a entreprise dans le but de remplacer par de beaux et bons livres les jouets inutiles qu'on a coutume de prodiguer aux enfants.

Aucune maison n'a plus fait sous ce rapport que celle de MM. Hachette et Cie. Sous sa puissante impulsion, des publications remarquables se sont ajoutées à la liste des ouvrages dont tous les âges peuvent faire leur profit. Les grands enfants, aussi bien que les petits, ont chez elle tout ce qui, en les amusant ou les délassant peut contribuer à les instruire. Aux jeunes, elle offre des ouvrages illustrés, d'une moralité irréprochable, tels que *Monsieur Nostradamus*, par Mme Zénaïde Fleuriot ; *La toute petite et Fausse route*, par M. J. Girardin ; *Tom Brown*, scènes de la vie de collège en Angleterre, par M. J. Levoisin ; *Deux mères*, par Mme Colomb. Aux adolescents s'adresse le *Journal de la Jeunesse*, cet intéressant recueil hebdomadaire qui forme, à la fin de chaque année, deux volumes du plus haut intérêt, où le choix des sujets et la façon dont ils sont traités le disputent à l'attrait d'un nombre considérable de gravures. On peut juger du contenu rien qu'en lisant les *Aventures du capitaine Magon*, par M. Léon Cahun, lesquelles, avant de devenir un magnifique volume illustré par Philippoteaux, ont passé par les colonnes du *Journal de la Jeunesse* où elles ont obtenu un succès qui a suffi à classer le nom de l'auteur.

A côté de ces œuvres formant une bibliothèque précieuse à ouvrir aux jeunes lecteurs et que nous ne saurions trop recommander, la librairie Hachette en a d'autres, non moins attrayantes aussi par le texte que par les gravures, et qui sont pour les esprits avides de pénétrer dans l'inconnu une véritable bonne fortune. Celles-là sont des relations de voyage, des récits animés et pittoresques qui vous transportent, à travers les monts et les plaines, au milieu d'innombrables dangers affrontés et de difficultés vaincues, dans un monde nouveau. Voici le *Dernier Journal de David Livingstone*, voyage au centre de l'Afrique (1866-1873), traduits par Mme H. Loreau et formant deux beaux volumes, avec portraits, cartes et illustrations ; — *Au cœur de l'Afrique*, voyages et découvertes dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale (1868-1871), par le docteur Georges Schweinfurt ; — le *Voyage au pôle nord des navires la HANSA et la GERMANIA*, rédigé d'après les relations officielles par M. Jules Gourdault ; — enfin, *Ismailia*, récit d'une expédition

dans l'Afrique centrale pour l'abolition de la traite des noirs par sir Samuel Baker, traduit avec un soin consciencieux par M. H. Vattemare. Nous regrettons de ne pouvoir donner aujourd'hui qu'une mention à ces ouvrages qui font le plus grand honneur à la librairie Hachette et méritent de prendre place dans toutes les bibliothèques.

Dans un autre ordre d'idées, on nous saura gré de signaler dès aujourd'hui une publication importante et qui a, pour les gens du monde, le mérite de combler une lacune. Il s'agit d'*Entomologie*, et quoique beaucoup de livres aient traité de cette science, on peut dire que celui que vient de faire paraître M. J. Rothschild est destiné à rester sans rivaux. Il en a été ainsi déjà du *Monde des Papillons*, publié par le même éditeur.

Quant à l'intérêt que présente l'étude de l'Entomologie, — de cette branche de l'histoire naturelle qui, en vous initiant à l'existence des insectes, vous fait trouver, dans la diversité de leurs formes et la richesse de leur coloris, dans les merveilles de leur organisation et surtout dans les mystères de leurs instincts et de leurs mœurs, des sujets d'admiration sans cesse renaissants, — Charles Nodier, l'un des plus charmants esprits de ce siècle, l'a indiqué avec un rare bonheur d'expression : « Il y a quelque chose de merveilleusement doux, dit-il, dans cette étude de la nature qui attache un nom à tous les êtres, une pensée à tous les noms, une affection et un souvenir à toutes les pensées, et l'homme qui n'a pas pénétré dans les grâces de ces mystères a peut-être manqué d'un sens pour bien goûter la vie. »

C'est en s'inspirant de cette idée de Nodier, et dans le but de répandre le goût de la science charmante à laquelle il avait dû, disait-il, les heures les plus heureuses de son existence, que M. Rothschild a entrepris la publication du *Musée entomologique*, dont il donne aujourd'hui la première partie consacrée aux *Coléoptères*. Le deuxième volume contiendra les *Papillons*, et le troisième embrassera l'histoire des autres ordres (Abeilles, fourmis, libellules, mouches, etc.)

D'après le premier volume, le *Monde des Scarabées* ou l'*Histoire des Coléoptères d'Europe*, on peut apprécier la méthode adoptée par les auteurs de ce superbe ouvrage, en faveur duquel M. Rothschild a dépensé le luxe d'édition dont il est coutumier. Le livre est divisé en deux parties. La première renferme, exposés d'une façon simple et claire, les notions générales, les détails sur l'organisation des coléoptères, les observations concernant leurs mœurs et leurs instincts, la manière de les chasser, de les préparer, de les conserver en collection. Plus de 300 gravures sur bois d'une finesse exquise illustrent le texte. La deuxième partie, qui contient la description et l'iconographie des principales espèces d'Europe, est accompagnée de 48 planches coloriées où sont figurées plus de mille espèces. C'est vraiment un « musée » sous forme de livre, et combien le bon Nodier eût été heureux de posséder un pareil trésor!

Mais l'Entomologie n'est pas seulement une science des plus attrayantes; elle présente encore, sous d'autres rapports, un caractère d'utilité incontestable. Les petits êtres dont elle s'occupe sont, en effet, d'un grand poids dans la vie de l'homme et ont une influence plus sérieuse qu'on ne saurait le croire sur son bien-être et sa fortune. Sans parler de l'abeille qui nous donne la cire et le miel, des bombyx qui nous fournissent la soie, de la cochenille qui produit l'écarlate, des milliers d'insectes exercent une action considérable sur les produits de nos champs et de nos vergers, sur nos constructions, nos provisions, nos aliments et nous-mêmes. Il est donc de notre intérêt d'étudier les insectes afin de trouver les moyens d'utiliser ceux qui peuvent nous rendre service ou de détruire ceux qui nous sont nuisibles.

A ce point de vue, M. J. Rothschild a encore rendu aux gens du monde un important service en leur offrant de petits traités précieux, enrichis de nombreuses gravures, et d'un usage véri-

tablement pratique. Ici M. de la Blanchère a groupé les *Ravageurs des vergers et des vignes*; là, avec le concours de M. Eugène Robert, il passe en revue les *Ravageurs des forêts et des arbres d'alignement*. Dans ces deux ouvrages les auteurs ont eu le mérite de réaliser complètement leur devise : « Vulgariser et utiliser en instruisant. »

Robert HYENNE.

REVUE DES MAGASINS

Mlle Marie BATAILLON est en plein travail de « saison »; elle n'a pas plutôt terminé une toilette qu'il faut la livrer et se remettre bien vite à en faire une autre. Tout le monde est pressé en ce moment. On commence à sortir, à s'habiller : il faut des costumes pour la promenade, pour les dîners, pour le théâtre, l'Opéra, etc., etc. Mlle Bataillon tient tête à l'orage et vient à bout de contenter tout son monde. Elle a, à nos yeux, des qualités exceptionnelles qui expliquent parfaitement la vogue dont elle jouit : une coupe parfaite, une grande exactitude dans les mesures, et une originalité sans rivale dans les garnitures. Les toilettes qui sortent de la rue Thérèse, 5, ne ressemblent nullement à celles qu'on rencontre partout.

Comme costume de jeune femme, nous recommandons celui-ci : — Jupon de velours marron, à traine unie. Polonoise en drap du Thibet blanc, entourée de franges de plumes d'autruche marron. Le devant est ouvert en biais, sur toute la hauteur, et les bords sont ornés de plumes semblables, coupées par des brandebourgs qui se fixent à des boutons. Poche très-gracieuse, garnie de même et posée au-dessous de la hanche.

Pour le soir, nous aimons beaucoup la toilette suivante : — Jupon de faille noire, à longue traine, entouré d'un volant froncé, haut de 30 cent. et orné lui-même d'un plissé éventail. Un biais recouvert de quatre rangs de soutaches d'acier forme la tête du volant. Écharpes de faille pliées à plis remontants, terminées par un volant plissé, avec garnitures d'acier formant tête. Ces écharpes entourent le jupon et le rejettent en arrière. Cuirasse lacée derrière, ouverte en carré devant, avec biais et galons d'acier. Un bracelet formé de cette même garniture entoure la manche Louis XV, en guise de bracelet posé sur le volant plissé.

SPECIALITÉS

C'est surtout pendant la saison d'hiver, au moment des veilles prolongées (soirées, théâtres, bals, concerts) que nous recommandons l'usage du *Lait antéphélique* de CANDÈS (boulevard Saint-Denis, 26).

Pour l'employer comme lotion, on mélange ce précieux liquide avec deux tiers d'eau, et cela suffit aux personnes qui s'en servent journellement. Mais lorsqu'on ne fait usage de cet excellent produit que de temps à autre, alors que la fatigue a laissé sur le visage une trace indélébile, c'est avec moitié d'eau seulement qu'il est préférable d'en faire l'application.

Le *Lait antéphélique* de Candès blanchit et idéalise la peau, qui acquiert, grâce à lui, la plus éclatante fraîcheur. En présence d'aussi merveilleuses qualités, quelle femme ne voudrait en bénéficier? Au surplus, le succès de cette eau est plus accentué cette année encore que les précédentes, et M. Candès a sujet de s'en féliciter.

Certaines personnes supposent à tort que le *Lait antéphélique* est exclusivement destiné à enlever les taches de rousseur, rougeurs, plaques jaunes, etc.; aussi, n'étant affligées d'aucun de ces inconvénients, ne songent-elles nullement à faire usage de cette eau. Nous ne saurions trop le répéter, dans l'intérêt même de nos lectrices : le *Lait antéphélique* de Candès est la meilleure des eaux de toilette.

— En cette période de mauvais jours et d'hiver rigoureux, il faut aller chercher le printemps bien loin, et l'on n'en est que plus fondé à maudire le peu de durée de la belle saison. Eh bien! il ne tient qu'à nous de fabriquer un renouveau qui dure toute l'année. Le *Floral* applique aujourd'hui une idée féconde; ce composé chimique, qui fait éclore et épanouir dans notre appartement les fleurs de tous les pays, réussit dans la terre la plus appauvrie, même dans le verre pilé. Que coûte-t-il? un centime environ par plante et par an. Il se vend en coffret de 5 fr. 50 à l'Agence centrale des Agriculteurs de France (rue Notre-Dame-des-Victoires, 38, Paris.)

M. D'A.

ROUVENAT (✻) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.